



(extrait 1^o lecture du jour)

Que le Seigneur te bénisse et te garde !
Qu'il fasse rayonner sur toi sa face
et te montre un visage souriant !
Qu'il t'accorde sa grâce !
Qu'il se penche vers toi
avec un regard miséricordieux !
Qu'il te donne la plénitude du bonheur :
la paix ! »

Heureuse Année !

Sainte Marie, Mère de Dieu



2^o Lecture de la lettre de St Paul, apôtre, aux Galates (4, 4-7)

Lorsque les temps furent accomplis, Dieu a envoyé son Fils : il est né d'une femme ; il a été sujet de la Loi de Moïse pour racheter ceux qui étaient sujets de la Loi et faire de nous des « fils ». Et voici la preuve que vous êtes ses « fils » : envoyé de Dieu, l'Esprit de son Fils est dans nos cœurs et il crie vers le Père en l'appelant « Ab'ba ». Ainsi, tu n'es plus esclave, mais tu es « fils » ; et en tant que « fils », tu es héritier par la grâce de Dieu !

La lettre aux Galates est considérée comme la plus paulinienne de tous les écrits de Paul, celle où la colère l'a amené à dire ce qu'il pensait profondément. Son authenticité n'est pas discutée. Elle a été écrite très probablement d'Ephèse, en l'an 57. Lorsque Paul, deux ans avant, était passé en Galatie, comme il était malade, les Galates furent pour lui d'une grande bonté et le traitèrent comme « un ange de Dieu ». Mais voilà que les choses ont changé. Paul serait-il devenu leur ennemi ? En fait, après le départ de l'apôtre, des chrétiens d'origine juive, venus de Jérusalem (sans doute pour s'opposer à son enseignement), ont prêché un autre évangile. En bref, s'adressant à des « gentils », des croyants en Dieu, mais pas juifs, Paul avait dû trouver une voie pour ouvrir le salut à ces croyants non-juifs : C'est la foi en Jésus qui rend juste (qui ajuste à Dieu et donc qui apporte le Salut). Mais les judéo-chrétiens voyaient les choses autrement (gros dilemme de l'Eglise primitive). Certes la foi en Christ jouait un rôle, pensaient-ils mais la « justification » ne pouvait être complète sans l'observance de la Loi ! Car, pour eux, le seul vrai Dieu avait béni l'humanité par Abraham à qui fut donné le commandement de la circoncision (Gn 17,10) et le « calendrier céleste ». Il fallait donc se faire circoncire (n'oublions pas que la religion biblique est patriarcale) et observer le calendrier religieux juif. Donc pour ces judéo-chrétiens, Paul, en n'exigeant pas les us et coutumes juifs, avait prêché un évangile tronqué. Ainsi le péché était toujours à l'œuvre parmi eux, pensaient ces chrétiens-là.

Paul est obligé de se défendre et d'argumenter. En quelques mots l'apôtre définit la personne de Jésus : Il est né d'une femme (seule allusion à Marie, jamais nommée chez Paul). Cette expression courante dans la Bible signifie qu'il a été un homme comme les autres. Il a aussi été sujet de la Loi, ce qui signifie qu'il a accepté la condition des hommes de son peuple.

Ensuite, Paul précise qu'il a « racheté » (libéré, affranchi) ceux qui étaient soumis à la Loi pour en faire des « fils » (des « enfants » dirions-nous aujourd'hui). La Loi est donc pour des esclaves qui lui obéissent, tandis que Jésus ouvre à une relation d'amour et de confiance. Ce passage d'esclave à fils, nous pouvons le faire par le don de l'Esprit qui crie « Ab'ba » dans le cœur du croyant. Si donc Dieu est pour vous « Père » et si vous l'appellez ainsi, c'est que vous êtes ses héritiers. Vous faites donc parti de la race d'Abraham, de la race des croyants qui ne sont plus soumis aux prescriptions de la Loi. Le Christ vous a donc libérés de la Loi. Et cette libération des prescriptions de la Loi de Moïse est une grâce ! Cette idée, Paul la reprendra dans sa lettre aux Romains.

Evangile**Luc 2,16-21**

Lorsque les anges eurent quitté les bergers, ceux-ci se dirent entre eux : « Allons jusqu'à Bethléem pour voir ce qui est arrivé, ce que le Seigneur nous a fait connaître. » Ils se hâtèrent d'y aller, et ils découvrirent Marie et Joseph, avec le nouveau-né couché dans la mangeoire. Après avoir vu, ils racontèrent ce qui leur avait été annoncé au sujet de cet enfant. Et tous ceux qui entendirent s'étonnaient de ce que leur racontaient les bergers. Marie, cependant, retenait tous ces événements et les méditait dans son cœur. Les bergers repartirent ; ils glorifiaient et louaient Dieu pour tout ce qu'ils avaient entendu et vu, selon ce qui leur avait été annoncé.

Quand fut arrivé le huitième jour, celui de la circoncision, l'enfant reçut le nom de Jésus, le nom que l'ange lui avait donné avant sa conception.

La découverte d'un enfant « royal » par des bergers est un motif gréco-romain (Œdipe, Paris ...). C'est ce motif que reprend ici l'évangéliste qui, rappelons-le est de culture grecque. Le passage que nous lisons clôt le récit de la Nativité. Nous y trouvons les réactions de trois participants. D'abord les bergers, les principaux acteurs, qui trouvent tout comme cela leur avait été annoncé. Les bergers semblent symboliser la part d'Israël qui, enfin, reconnaît son Seigneur (cf. sens de l'âne et du bœuf, dans la précédente *Lanterne*). Puis Luc introduit de façon inattendue un groupe d'auditeurs qui sont stupéfaits de ce que rapportent les bergers. La stupéfaction est une réaction courante dans l'évangile, mais ne mène pas forcément à la foi. Ces auditeurs sont comme ceux de la parabole de la semence (Lc 8,13) qui accueillent avec joie la parole quand ils l'entendent, mais n'ont pas de racines.

Néanmoins, il y a une exception parmi les auditeurs stupéfaits des bergers, Marie, qui éclaire le troisième acte de la scène : elle retient les événements en en cherchant le sens. Stupéfaite, elle aussi, elle entend de façon profonde. Elle fait partie, dans la même parabole, de ceux qui entendent la parole et la retiennent. On a fait l'erreur de croire que Marie avait ainsi pu raconter à Luc l'histoire de l'Enfance. Car cette idée de « retenir des événements en en cherchant le sens » apparaît ailleurs dans la Bible, jamais pour suggérer une tradition transmise par un témoin oculaire, mais avec l'idée de s'efforcer de découvrir le sens caché derrière des faits merveilleux. Il en est ainsi pour Marie, dit Lc.

Si Lc, à l'inverse de Mt, ne cite pas la prophétie de Michée 5,1 pour justifier la naissance du Messie à Bethléem, par contre il met en scène des bergers, qui ont un lien littéraire entre la ville et le thème du berger : David avait fait paître le troupeau de son père à Bethléem (1 Samuel 16). Ce qui intéresse Lc, c'est que les bergers (comme les païens) n'avaient pas une bonne réputation. Ce sont les rejetés, les méprisés d'Israël qui reçoivent la bonne nouvelle et viennent à Jésus. Le mouvement vers la mangeoire est le signe qui rend accessible aux bergers/pécheurs (païens), la venue du Sauveur.

Il faut noter que, d'après Lc, si Marie avait appris de Gabriel que l'enfant serait Messie, Fils de Dieu et Seigneur, elle sait maintenant des bergers qui l'ont reçu de l'ange, qu'il est aussi Sauveur. Que signifie tous ces titres ? Si Marie médite tout cela, c'est qu'elle est loin d'avoir tout compris, écrit Hugues Cousin.

Le 1^{er} Janvier, l'Eglise catholique fête « Saint Marie, mère de Dieu ». C'est le concile d'Ephèse (431) qui a déclaré Marie Théotokos (« Mère de Dieu »).

En 532, l'Eglise décide de faire commencer l'année à la fête du premier janvier, mois qui suit immédiatement la naissance du Christ. En 1564, en France, le roi Charles IX impose la fête du 1^{er} janvier comme point de départ obligatoire de chaque année. C'est l'origine du 1^{er} janvier comme début de l'année. La nouvelle année commence donc à la fête du premier janvier depuis 1564. Il en est ainsi dans le calendrier dit "grégorien" instauré en 1582 par le pape Grégoire XIII. C'est Pie XI en 1932 qui institua d'abord la fête de Marie mère de Dieu le 11 octobre. La réforme de Vatican II l'a déplacée au 1^{er} janvier pour remplacer la fête de la circoncision de Jésus. La solennité de Sainte Marie mère de Dieu a lieu huit jours après Noël, elle clôture donc l'octave liturgique de Noël. (Elle est aussi la journée mondiale de prière pour la paix !)

L'enfance du christianisme (N°2)

L'existence historique de Jésus est bien attestée. Ce que l'on peut dire avec certitude, c'est qu'il était juif de Palestine, né un peu avant notre ère, qu'il avait vécu surtout en Galilée, avait été prédicateur (peut-être guérisseur : le Doc. « Q » ne donne qu'un miracle !) et qu'il a été exécuté par crucifixion à Jérusalem vers l'an 30. Nous pouvons reconstituer certains thèmes de son message, cerner quel fut son auditoire, mais nous ne pouvons prétendre établir avec certitude l'historicité de chaque récit ou de chaque parole qui nous sont rapportés. Nous ne pouvons pas non plus reconstituer la chronologie des événements, comme son cheminement extérieur et intérieur. Ceci sont les limites que nous devons reconnaître et accepter.

Il faut noter que Jésus s'est fait baptiser par Jean-Baptiste. Ce qui le « prouve », c'est la gêne des évangiles autour de ce fait. Car ce baptême montre qu'il adhéraient pleinement à l'entreprise de ce prophète : se reconnaître pécheur et accepter le pardon de Dieu. Il semble que Jésus ait participé un certain temps à la vie du groupe des disciples du Baptiste (Jn 3,26). Il s'en est ensuite séparé, entraînant à sa suite certains disciples avec lesquels il organisa sa propre campagne de baptêmes (Jn 3,22 ; 4,12). Quand Jean a été arrêté, Jésus et son groupe revinrent en Galilée et se lancèrent dans une vaste entreprise de proclamation d'un message qualifié par Marc (1,14) d'Évangile. Renonçant alors à baptiser, ils reprenaient la prédication de Jean tout en innovant par rapport à elle.

La profusion des paroles rapportées par les Évangiles rend difficile la réponse à la question : quelle était la nouveauté de la prédication de Jésus ? Car la tradition ultérieure a pu déformer le sens des propos du Maître. Mais en voici les idées générales : a) l'imminence du Règne de Dieu s'est transformée en une mystérieuse présence ; du coup, le temps de la repentance et le signe du baptême est achevé (Mc 1,15). b) Il n'y a plus à se préparer pour demain car le Règne de Dieu est à saisir aujourd'hui. On a quelque peine à comprendre, car des données nous échappent. En tout cas, Jésus affirme que le Règne de Dieu est lié à sa présence, car on perçoit très bien qu'il est mû par un sens très fort de sa mission et de sa relation à Dieu qui se révèle par l'audacieuse familiarité avec laquelle il s'adresse à lui, l'appelant *Ab'ba* (papa).

Jésus avait-il une « conscience messianique » ? Difficile de répondre. Il semble que la mission dont il se sentait investi n'aie pas ou de lointain rapport avec les conceptions du Messie répandues dans le judaïsme de son temps, qu'il s'agisse d'un Messie politique ou religieux. Mais Jésus avait une très haute idée de sa mission d'établir le Règne de Dieu. A-t-il utilisé le terme apocalyptique de Fils de l'homme ? La question est complexe, cela a pu être possible si l'on considère qu'en araméen, cette tournure était utilisée pour se désigner afin de ne pas employer le « Je » (qui évoquait trop le nom de Dieu), mais pas au sens qu'on lui a donné !

En tout cas, l'extraordinaire prétention de Jésus à se rapprocher de Dieu, contribua à la catastrophe qui vint interrompre son activité. Au cours d'un pèlerinage, il provoque une bagarre avec les marchands du Temple, car leur présence à l'intérieur du sanctuaire lui semblait incompatible avec la symbolique du lieu. Suite à cela ou quelques mois après cet incident, il fut arrêté par la garde du Temple, interrogé par les autorités religieuses puis remis aux Romains qui le condamnèrent à mort comme perturbateur de l'ordre public. Mais pas en une nuit !!!

L'exécution fut rapide, ses disciples, qui avaient échappé à l'arrestation, se dispersèrent et se cachèrent, effondrés par cette tragédie qui réduisait à néant les prétentions de Jésus et leur rôle dans le Règne de Dieu. La quadruple narration de ces dramatiques journées (la Passion) que nous donnent les Évangiles remonte à un texte primitif composé à Jérusalem quelques années après les événements. Ce texte destiné à être lu lors des célébrations solennelles des pèlerins gagnés à Jésus est plus liturgique qu'historique et ne nous donne qu'une image imparfaite et très biaisée de ce qui s'est réellement passé durant ces tragiques journées.

Finalement après Jean-Baptiste et l'échec de Jésus, la double tentative de ramener à Dieu la masse des juifs n'avait pas abouti. La voie fut libre pour les Zélotes afin de mobiliser le peuple contre les Romains, ce qui aboutira en 70 à la ruine du Temple, et à la prise en main du Judaïsme par les scribes du parti pharisien, installés à Jamnia, une ville maritime de Palestine. C'est à partir de là que le nouveau judaïsme pharisien prit son essor. (à suivre)

Homélie pour la solennité de Ste Marie, Mère de Dieu

(le 31-12-22 : 17h à Lézignan
Le 01-01-23 : 11h à Ferrals)

La solennité que nous fêtons aujourd'hui nous fait d'abord célébrer l'entrée dans la nouvelle année sous le regard de Dieu. La première lecture l'a évoquée à travers les bénédictions que se donnaient les fils d'Israël, à cette occasion : *Que le Seigneur fasse briller sur*

toi son visage, qu'il te bénisse et te garde ... Oui, nos prières, nos liturgies sont aussi cela : une manière de faire des vœux pour ceux que nous aimons, pour nos proches et pour le monde.

Mais nous entrons dans la nouvelle année, accompagnés par Notre-Dame. La liturgie nous invite en effet à tourner nos yeux vers Marie sous son titre le plus ancien de « Mère de Dieu ». Comment comprendre le sens de cette fête ?

La difficulté des théologiens, a été de situer Marie dans le Dogme de l'Incarnation. Nous avons là ce qui fut pendant des siècles un casse-tête qui concerne la personne du Christ à la fois pleinement humain et pleinement divin. Ce paradoxe théologique, nous le trouvons dans la solennité de Sainte Marie, mère de Dieu.

Il y a l'enfant et la mère. Ils sont là sous nos yeux : la mère et l'Enfant, la toute-humaine mère et le divin Fils de Dieu, qui est naturellement le fils d'elle, la toute-humaine.

C'est pourquoi au nom de la double nature de l'enfant, elle, la mère humaine, est aussi, comme par écho, la toute sainte mère, la Sainte Mère de Dieu, en grec, un seul mot, la Théotokos, comme l'a exprimé le concile d'Ephèse, en l'an 431 ! Depuis lors, tous les siècles de piété et de tradition ont le plus souvent représenté Marie, portant son fils humain qui est aussi l'Enfant-Dieu.

Elle le porte si fort et si bien, si essentiellement bien, que le Moyen-Age et la Renaissance ont fait en sorte qu'elle le porte sur son ventre, comme s'il était à la fois au dedans et au dehors, visible et invisible, à la fois dans ses bras et en même temps sur son ventre, comme si elle était encore enceinte de lui !

Cette image est très parlante, très riche de sens, car elle nous dit que, comme Marie, tout être humain porte le divin, ET dans ses entrailles ET dans ses mains.

Oui, nous portons le divin dans nos entrailles, en nous, et dans nos mains. En nous, Dieu est une question, celle d'un Mystère, celle de notre être, celle de notre avenir, de notre devenir, car nous ne savons pas encore ce qui paraîtra de nous face à Dieu, ce que nous serons le jour de notre naissance en Lui. Dans nos mains, Dieu est une responsabilité qu'il nous remet, une réponse à donner par nos actes, par notre façon d'agir et de vivre.

Alors que nous célébrons l'Enfant de Bethléem et celle qui l'a mis au monde, voilà donc ce que cette mère nous révèle de nous :

Toi, homme ou femme, tu ne seras désormais humain, pleinement humain, qu'en reconnaissant ces deux présences de Dieu en toi, sans mélange et sans division : Dieu, une question à toi-même, car Il est encore dans tes entrailles, Dieu une responsabilité envers tes frères, car Il est dans tes mains !

